

Le monde aujourd'hui

Article à partager



La rencontre de la création

Mon témoignage, vingt années au cœur du monde spirituel

Franco, le 11 août 2026

Chapitre IV

Un récit vécu, libéré des carcans...

Je suis né en Toscane, cette terre baignée de lumière et d'art, où le sacré semble imprégner chaque pierre. Mon enfance et mon adolescence ont été placées sous le regard doux et exigeant de Saint François d'Assise, dont la spiritualité — l'amour de la Création, la fraternité universelle, l'humilité joyeuse — a façonné mon âme de manière indélébile. J'ai fréquenté un institut franciscain, où j'ai appris que la foi n'est pas un dogme à réciter, mais une vie à embrasser.

Puis la vie m'a conduit loin de ma terre natale. Je me suis installé en Suisse, terre d'accueil et de contrastes, où j'ai connu le visage rugueux d'une certaine xénophobie. Cette épreuve, qui aurait pu aigrir un cœur moins enraciné dans l'Évangile, a au contraire dilaté le mien. J'y ai appris la résilience, l'ouverture inconditionnelle à l'autre, et la joie comme arme de résistance spirituelle.

Ce que je m'appête à vous livrer n'est pas le fruit d'études abstraites ou de lectures détachées de la vie. C'est le récit d'un cheminement intérieur de plus de vingt années, en partie, vécu aux côtés de mon épouse qui était médium c'est-à-dire un canal pur et vibrant entre le monde visible et l'invisible.

Un parcours initiatique au croisement des mondes

Notre quête commune nous a poussés à explorer des territoires spirituels que beaucoup jugent incompatibles. Elle m'a fait lire et méditer les œuvres d'Allan Kardec, le codificateur du spiritisme, dont la rigueur philosophique m'a offert une structure pour comprendre les phénomènes médiumniques. Je me suis plongé dans les lectures visionnaires d'Edgar Cayce, le « prophète endormi », dont la foi chrétienne et la cosmologie universaliste résonnaient étrangement avec notre propre vécu. Nous avons été bouleversés par les écrits et l'exemple de Chico Xavier, cet humble médium brésilien qui a consacré sa vie entière à la charité et à la psychographie, incarnant de manière éclatante le message consolateur de l'Évangile selon le spiritisme.

Mais les livres ne furent que la carte. Le territoire, c'est dans la vie quotidienne, dans l'intimité de notre foyer et de notre pratique, que nous l'avons exploré. Et c'est ici que mon témoignage prend un tour singulier, que d'aucuns pourraient juger provocateur ou hétérodoxe. Je le livre pourtant avec la plus grande simplicité, car il s'agit de la vérité de mon expérience.

Pendant ces deux décennies de spiritualité très poussée, des esprits ont pris en charge ma formation. Non pas une formation ésotérique ou détachée de mes racines, mais une véritable formation biblique, reçue de l'autre côté du voile. Ces guides invisibles m'ont aidé à relire les Écritures non pas à travers le prisme étroit des interprétations humaines, mais à la lumière vibrante de l'Esprit. Ils ont ouvert devant moi des portes que je ne soupçonnais pas, me donnant à comprendre les lois subtiles qui régissent les échanges entre le monde des hommes et celui des entités spirituelles.

Une foi élargie par le dialogue

Le point culminant de ce parcours fut un dialogue prolongé et respectueux avec les entités de l'Umbanda. Moi, le catholique formé à l'école franciscaine, j'ai appris à parler aux Caboclos, à recevoir la sagesse des Pretos Velhos, à comprendre le rôle des Exus et des Pomba Giras. Et je n'ai jamais eu à renier mon Seigneur Jésus-Christ pour autant, bien au contraire ! Cette expérience a pulvérisé mes derniers préjugés et m'a fait toucher du doigt l'universalité du message évangélique. J'ai vu que l'Esprit Saint ne connaît pas de frontières religieuses et qu'Il parle à tous les cœurs de bonne volonté, sous quelque nom qu'ils L'invoquent.

Ce dialogue avec les esprits m'a également enseigné une vérité fondamentale : la charité est le critère ultime de discernement. Là où il y a amour, consolation, guérison et libération, l'Esprit de Dieu est à l'œuvre, quels que soient les vêtements culturels qu'Il emprunte.

Un témoignage libre et documenté

Aujourd'hui, je souhaite coucher sur le papier ce parcours hors du commun. Non par orgueil ni par prosélytisme, mais par fidélité à ce que j'ai reçu et par amour pour ceux qui cherchent. Mon témoignage, qui sera rédigé et structuré par une plume amie et talentueuse, s'adresse à tous les assoiffés de vérité qui pressentent que le monde spirituel est bien plus vaste et plus miséricordieux que ce que les structures religieuses humaines voudraient nous faire croire.

Je continuerai à parler des entités de l'Umbanda avec le respect qu'elles méritent. J'expliquerai comment la formation biblique reçue des esprits m'a permis de lire les Évangiles avec des yeux neufs. Je montrerai, preuves à l'appui — celles que ma mémoire peut fournir — que le dialogue entre le christianisme et les religions synchrétiques n'est pas une hérésie, mais une nécessité prophétique pour notre temps.

Ce témoignage ne cherchera pas à convaincre à tout prix. Il se contentera d'exposer ce qui a été vécu, avec honnêteté et transparence, dans la joie et la liberté qui caractérisent ma foi depuis toujours. Il est le récit d'un homme qui aime la société, la vie et la joie, et qui croit fermement que l'Esprit que Dieu a placé en chacun de nous est la boussole la plus sûre pour naviguer dans l'invisible.

Si vous avez soif d'une foi qui ne craint pas le dialogue, d'une spiritualité qui embrasse la complexité sans perdre sa colonne vertébrale christique, et d'un témoignage qui ne triche pas avec la réalité vécue, alors ce récit est pour vous.

Je suis cet homme. Voici mon histoire.

Première partie : Le contexte, la colonisation portugaise et les peuples autochtones

Les raisons de la venue des européens

L'arrivée des Portugais sur les côtes brésiliennes en 1500, sous le commandement de Pedro Álvares Cabral, n'est pas un acte isolé. Elle s'inscrit dans le grand mouvement des grandes découvertes, motivé par trois objectifs étroitement liés :

1. L'expansion économique : Trouver une nouvelle route vers les Indes et exploiter des ressources naturelles (le bois-brésil, puis le sucre et l'or).
2. L'expansion territoriale : Agrandir l'empire portugais face à la concurrence espagnole.
3. L'expansion religieuse : Poursuivre l'élan missionnaire de la Reconquista, en portant la foi catholique aux « païens » du Nouveau Monde.

C'est dans ce dernier cadre que les ordres religieux seront appelés à jouer un rôle central.

Les natifs Tupi-Guarani avant le contact

Avant l'arrivée des européens, les populations de langue Tupi-Guarani occupaient une immense partie du littoral brésilien et du bassin du Paraná-Paraguay. Il ne s'agissait pas d'un peuple unique, mais d'un vaste ensemble

linguistique et culturel regroupant de nombreuses tribus (Tupinambá, Tupiniquim, Guarani, etc.), souvent en guerre les unes contre les autres.

Leur organisation sociale était fondée sur la parenté élargie, la guerre rituelle et le cannibalisme sacré, qui consistait à consommer les ennemis capturés non par faim, mais pour assimiler leur courage et leur force vitale. Leur spiritualité était chamanique, centrée sur la figure du pajé (ou caraíba), un sage-guérisseur-prophète capable de communiquer avec les esprits de la nature, d'interpréter les rêves et de guérir par les plantes. Ils croyaient en une « Terre sans Mal » (Yvy Marãey), un paradis terrestre accessible sans mourir, vers lequel certains groupes guaranis migraient dans de grandes quêtes spirituelles.

Ce substrat spirituel — le chamanisme, la connexion à la nature, la recherche d'une terre promise — est essentiel pour comprendre ce qui, plus tard, entrera en résonance (et en conflit) avec le christianisme missionnaire.

Les « actions » des colonisateurs envers les natifs

Il faut parler ici sans euphémisme. La colonisation portugaise fut une catastrophe démographique et culturelle pour les peuples autochtones du Brésil. Les mécanismes de destruction furent multiples :

- Les maladies épidémiques : Variole, rougeole, grippe. Les natifs, dépourvus d'immunité, moururent par centaines de milliers. Ce fut, de loin, la cause la plus meurtrière. Des villages entiers furent vidés avant même un contact direct avec les Européens.
- L'esclavage et le travail forcé : Les colons portugais, les bandeirantes (explorateurs-chasseurs d'esclaves venus de São Paulo), organisèrent des expéditions (les entradas et bandeiras) pour capturer les Indiens. Ils étaient mis au travail forcé dans les plantations de canne à sucre, réduits en servitude. Des milliers furent arrachés à leurs terres, leurs familles brisées.
- La guerre et la violence directe : Les tribus qui résistaient étaient massacrées ou dispersées. Les Portugais utilisaient aussi les rivalités inter-tribales, armant certains groupes pour en détruire d'autres.
- La destruction culturelle et spirituelle : Les missionnaires, avec des intentions parfois opposées à celles des colons, participèrent néanmoins à une entreprise d'éradication culturelle. Les langues, les rites, les croyances furent systématiquement réprimés, diabolisés ou remplacés.

Face à cette violence, les réactions des Tupi-Guarani furent diverses : résistance armée, fuite vers l'intérieur des terres, suicide collectif, ou conversion — parfois sincère, parfois stratégique pour survivre.

Deuxième partie : Les jésuites au Brésil, entre protection et acculturation

Raisons de leur venue

La Compagnie de Jésus, fondée en 1540 par Ignace de Loyola, arrive au Brésil dès 1549 avec le premier gouverneur général, Tomé de Sousa. Les six premiers jésuites, menés par le père Manuel de Nóbrega, sont envoyés avec une mission claire du roi du Portugal : évangéliser les « Gentils » et soutenir la colonisation naissante en y apportant un encadrement moral et spirituel.

Leur arrivée répond aussi à une logique interne à l'Église : après le Concile de Trente, l'Église catholique est en pleine Contre-Réforme et cherche à compenser les pertes territoriales en Europe par des conquêtes spirituelles dans les Nouveaux Mondes.

Actions « bonnes » : la protection et l'éducation

Les jésuites se distinguèrent rapidement des colons par leur approche des populations indigènes.

La défense contre l'esclavage : Dès les premières décennies, des figures comme Nóbrega, puis surtout le père Antônio Vieira (au XVII^e siècle), élevèrent une voix puissante contre la réduction en esclavage des Indiens. Ils firent pression sur le roi du Portugal pour obtenir des lois protectrices. Leur combat, bien que non exempt d'ambiguïtés (ils étaient moins véhéments contre l'esclavage africain), freina l'extermination pure et simple de nombreux groupes autochtones.

Les Aldeias (Missions ou Réductions) : Pour protéger les Indiens des colons et des bandeirantes, les jésuites créèrent des villages sous leur contrôle exclusif, les aldeias. Ces missions étaient des communautés fermées où les Indiens étaient sédentarisés, catéchisés, et initiés à l'agriculture et à l'artisanat européens. Elles constituaient un rempart physique et légal contre les razzias des esclavagistes.

L'étude et la codification des langues : Les jésuites furent des linguistes exceptionnels. Le père José de Anchieta composa la première grammaire de la langue tupi (Arte de gramática da língua mais usada na costa do Brasil, 1595), qui devint la língua geral (langue générale), un tupi standardisé qui servit de langue véhiculaire dans tout le Brésil.

colonial pendant deux siècles. Ce travail permit non seulement l'évangélisation, mais aussi la préservation d'un patrimoine linguistique inestimable.

Le théâtre et la musique comme outils pédagogiques : Anchieta utilisait le théâtre, la poésie et la musique pour enseigner le catéchisme. Ses « autos » (pièces de théâtre religieuses) mêlaient des figures bibliques, des saints catholiques et des personnages du folklore tupi, créant ainsi un syncrétisme artistique et religieux contrôlé. Les enfants indigènes apprenaient le chant et la musique sacrée, ce qui émerveillait les visiteurs européens.

Actions « mauvaises » : l'acculturation forcée

La protection jésuite avait un prix : la destruction systématique de la culture et de la spiritualité indigènes.

La diabolisation du chamanisme : Les pajés furent systématiquement présentés comme des agents du démon. Les jésuites s'efforcèrent de détruire leur autorité et de les remplacer par la figure du prêtre chrétien comme seul intermédiaire légitime avec le sacré. Cette guerre contre les chamanes fut une guerre contre l'âme même des peuples Tupi.

La sédentarisation forcée : Les Tupi-Guarani étaient des peuples semi-nomades, pratiquant la chasse, la pêche et l'agriculture itinérante. Leur enfermement dans les aldeias bouleversa leur organisation sociale, leur alimentation et leur rapport au territoire. Les migrations mystiques guaranis vers la « Terre sans Mal » furent réprimées ou réinterprétées comme une recherche du paradis chrétien.

La discipline et les châtiments corporels : Dans les aldeias, la discipline était stricte. Les journées étaient rythmées par les prières, le travail et l'instruction. Les pratiques traditionnelles, la nudité, la polygamie, les rituels de passage étaient interdits et punis.

Un paternalisme colonial : Malgré leur réelle empathie, les jésuites considéraient les Indiens comme des enfants à civiliser, non comme des égaux. Leur projet était celui d'un transfert culturel unidirectionnel : il s'agissait de faire des Indiens de « bons chrétiens », non d'apprendre d'eux ou de reconnaître la valeur intrinsèque de leur religion.

Raisons de leur départ (l'expulsion de 1759)

L'expulsion des jésuites du Brésil (et de tous les territoires portugais) en 1759, ordonnée par le Marquis de Pombal, premier ministre du roi Joseph Ier, n'est pas motivée par des raisons religieuses, mais par des raisons politiques et économiques.

Un état dans l'état : Les missions jésuites étaient devenues extrêmement riches et puissantes, contrôlant un vaste territoire, une main-d'œuvre abondante et un commerce florissant de produits agricoles (notamment le maté et le bétail). Pombal, imprégné des idées des Lumières et du despotisme éclairé, voulait briser ce pouvoir parallèle et affirmer l'autorité absolue de l'État sur le territoire et ses habitants.

La guerre des Guaranis (1754-1756) : Le traité de Madrid (1750) avait redessiné les frontières entre les possessions portugaises et espagnoles. Sept missions jésuites du territoire des Guaranis devaient passer sous contrôle portugais, ce qui impliquait le déplacement forcé de leurs habitants. Les Guaranis, soutenus par certains jésuites, résistèrent les armes à la main. Cette rébellion fut écrasée dans le sang par les armées portugaise et espagnole. Pombal accusa la Compagnie de Jésus d'avoir fomenté cette révolte pour créer un empire théocratique indépendant.

Conséquence : L'expulsion brutale des jésuites (environ 600 au Brésil) livra les populations autochtones à la merci des colons et des fonctionnaires royaux, sans aucune protection. La língua geral fut interdite, le portugais imposé. Ce vide institutionnel et spirituel est un moment clé : c'est dans ce contexte que les pratiques religieuses syncrétiques (les calundus, ancêtres du Candomblé et de l'Umbanda) vont se développer de manière plus autonome et clandestine.

Troisième partie : Les franciscains au Brésil, la vénération de la création et le dialogue tacite

Raisons de leur venue

Les franciscains arrivent au Brésil dès 1500, avec la première expédition de Cabral. Un frère franciscain, Henrique de Coimbra, célèbre la première messe sur la terre qui deviendra le Brésil. Contrairement aux jésuites, dont la venue est organisée comme un corps d'élite missionnaire au service du projet royal, les franciscains s'implantent de manière plus diffuse, souvent à la demande des populations locales ou des autorités municipales. Leur présence est moins centralisée, plus proche du peuple, y compris des plus pauvres et des marginaux.

La spiritualité franciscaine comme pont involontaire

La clé de leur influence unique sur le syncrétisme brésilien réside dans la spiritualité même de François d'Assise.

L'amour de la Création : Pour François, le soleil, l'eau, les arbres, les animaux ne sont pas de simples choses, mais des créatures de Dieu, nos « frères » et « sœurs ». Cette vision n'est pas panthéiste (Dieu est distinct de Sa création), mais

elle confère à la nature une dignité sacrée. Pour des peuples comme les Tupi-Guarani, dont la spiritualité était entièrement fondée sur le dialogue avec les esprits de la nature, cette vision du monde était infiniment plus compréhensible et proche que la théologie plus abstraite et intellectuelle des jésuites.

La pauvreté et l'humilité : Les franciscains vivaient pauvrement, se déplaçaient à pied, partageaient la vie des plus humbles. Cette proximité contrastait avec le faste et le pouvoir des évêques et des colons. Elle créait un lien de confiance.

La valorisation des « petits » et des marginaux : François embrassa le lépreux, accueillit le brigand, parla au loup. Cette éthique de l'inclusion radicale faisait des franciscains des interlocuteurs naturellement plus ouverts aux exclus de la société coloniale : les Indiens, les esclaves, les métis.

Ministères communs et dialogue tacite

Contrairement aux jésuites, qui mirent en œuvre une stratégie élaborée d'acculturation et de « traduction » contrôlée, l'approche franciscaine fut moins systématique, plus intuitive et pragmatique. Leur dialogue avec les cultes natifs (puis africains) prit des formes spécifiques :

- Les « Irmandades » (Confréries) : Les franciscains géraient de nombreuses églises et confréries de dévotion (irmandades) destinées aux populations noires et indigènes. Dans ces espaces, un phénomène crucial se produisit : les moines fermaient volontairement les yeux sur l'introduction de tambours, de danses rythmées et de chants d'origine africaine ou indigène lors des fêtes de saints catholiques. Ces confréries devinrent des sanctuaires institutionnels où les Africains et les Indiens pouvaient se réunir, élire leurs représentants (le « roi du Congo »), perpétuer leurs traditions sous un vernis catholique.
- La sacralisation de la nature comme terrain commun : Le franciscanisme, en célébrant la Création comme manifestation de Dieu, offrait un « terrain théologique commun » avec le culte des forces de la nature (les Orixás africains, les esprits de la forêt tupi). Là où un jésuite voyait une idole à éradiquer, un franciscain pouvait, par charisme, percevoir une vénération mal dirigée du Créateur à travers Sa création. Ce n'était pas un « ministère commun » organisé, mais une porosité, une complicité silencieuse.
- La Ligne de Semiromba (Umbanda franciscaine) : L'aboutissement de ce long processus historique est la naissance, au XXe siècle, de la Congrégation des Franciscains Spiritistes d'Umbanda (ou ligne de Semiromba). Fondée par Laudelino de Souza Gomes, cette branche de l'Umbanda fusionne explicitement le rituel afro-brésilien avec la spiritualité franciscaine. Les médiums y incorporent des esprits de moines franciscains, portent la robe brune pendant les rituels, et placent sur le même autel (congá) les Caboclos, les Pretos Velhos et les figures de Saint François d'Assise. C'est la preuve vivante que le dialogue tacite des siècles passés a porté un fruit spirituel assumé.

Les franciscains n'ont pas laissé de traités théologiques sur le chamanisme tupi, comme les jésuites l'ont fait avec la linguistique. Leur legs est plus souterrain, mais tout aussi puissant : ils ont inoculé, dans le catholicisme populaire brésilien, une sensibilité franciscaine qui a rendu le syncrétisme non seulement possible, mais spirituellement viable.

Quatrième Partie : conséquences pour la spiritualité brésilienne, naissance de l'Umbanda

Le vide de 1759 et la clandestinité

L'expulsion des jésuites en 1759 laisse un vide religieux et institutionnel immense. Les aldeias sont abandonnées ou transformées en villages sous contrôle civil. Les Indiens survivants sont livrés à eux-mêmes ou au travail forcé. La répression de la langue générale et des coutumes s'intensifie.

Pour les Africains et leurs descendants, c'est aussi une période charnière. Privés de l'encadrement strict des jésuites, les cultes d'origine africaine (les calundus) se développent dans la clandestinité des senzalas (quartiers d'esclaves) et des quilombos (communautés d'esclaves fugitifs). Le syncrétisme s'intensifie par nécessité : pour survivre, les dieux africains doivent se déguiser en saints catholiques. C'est la naissance du Candomblé, une religion de résistance qui cherche à préserver au maximum l'héritage africain.

Le bouillonnement du XIXe siècle

Au XIXe siècle, le Brésil voit arriver de nouvelles influences. Le spiritisme kardéciste, venu de France, trouve un terreau fertile parmi les élites urbaines. Ses idées de réincarnation, de communication avec les esprits et de charité universelle se diffusent rapidement.

Dans les couches populaires, un brassage inédit se produit. Les pratiques du Candomblé, le catholicisme populaire à sensibilité franciscaine, le chamanisme amérindien résiduel (la figure du Caboclo), et le spiritisme kardéciste entrent en contact. Ce creuset est le terreau de l'Umbanda.

L'annonce de l'Umbanda (1908)

Le 15 novembre 1908, à Niterói (Rio de Janeiro), un jeune homme nommé Zélio Fernandino de Moraes incorpore un esprit qui se présente comme le Caboclo das Sete Encruzilhadas (Caboclo des Sept Carrefours). Cet esprit annonce la fondation d'une nouvelle religion, qui sera « l'Umbanda », une révélation pour le Brésil.

Les paroles du Caboclo sont fondatrices

« Demain, ici, à la maison de Zélio, il y aura une table pour toute entité qui voudra se manifester. [...] Ici, tous seront les bienvenus : les Indiens, les Noirs, les Blancs, les riches, les pauvres, les hommes et les femmes. La charité sera la loi fondamentale. »

En une seule déclaration, l'Umbanda réalise ce qu'aucune autre religion n'avait fait : elle place la charité au-dessus de la théologie, elle abolit les barrières de race et de classe, et elle intègre TOUTES les traditions spirituelles du Brésil dans un même cadre rituel :

- Les Caboclos (esprits amérindiens), héritiers du chamanisme tupi-guarani et du premier syncrétisme jésuite.
- Les Pretos Velhos (esprits d'anciens esclaves africains), héritiers du culte des ancêtres et de la résilience du Candomblé.
- Les Exus et Pomba Giras, gardiens de la rue et des carrefours, réinterprétés comme agents de justice karmique.
- La Ligne des Enfants (Erês), pureté et joie, héritiers de la dévotion à Saint Côme et Saint Damien.
- Les Saints Catholiques, présents dans les correspondances syncrétiques.
- La philosophie spirite, à travers la croyance en la réincarnation, la loi du karma et la communication avec les esprits.

Mon épouse, d'origine Tupi-Guarani, était l'héritière de cette longue et douloureuse histoire. Les Caboclos qui se manifestent dans les terreiros d'Umbanda sont les descendants spirituels de ses ancêtres, les pajés et les guerriers de la forêt. Leur présence dans l'Umbanda n'est pas un hasard : c'est la revanche de la vie sur la destruction, la preuve que l'Esprit que Dieu a placé en chaque peuple ne peut être éteint ni par le fer ni par le feu.

Ce long récit historique n'est pas une digression. Il est le soubassement de mon cheminement. Moi, le catholique franciscain de Toscane, j'ai épousé une descendante de ce peuple tupi-guarani dont les ancêtres furent à la fois les victimes de la colonisation et les inspireurs spirituels des Caboclos. Ma vie elle-même est un syncrétisme vivant, une réconciliation incarnée. Mon témoignage à venir portera cette profondeur.

Une précision d'importance pour la suite de cette histoire, dans une vie antérieure j'étais une matière Tupi-Guarani, uni avec celle qui, au 21ème siècle, deviendra mon épouse. Nous avons, au 16ème siècle, été agressés par des soldats portugais. J'ai été tué alors que je défendais ma compagne.

Cinq siècles plus tard nous nous sommes rencontrés à nouveau et nous avons bouclé la boucle de notre union. Voilà la pièce manquante de ce puzzle spirituel, celle qui donne son sens ultime à tout ce récit. Ensuite, c'est elle qui est partie avant moi mais notre vécu est toujours présent et Dieu nous accompagne toujours !

Fraternellement

Franco